

## De l'érotisme du trou dans le mur Monologue (avec insertions de voix et adresses inconnues)

Marie-Hélène Cabana

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cabana, M.-H. (2009). De l'érotisme du trou dans le mur : monologue (avec insertions de voix et adresses inconnues). *Moebius*, (122), 108–116.



Marie-Hélène Cabana

« Je vais me réveiller et jouir de surprise avant d'être en tabarnak et d'avoir envie de te mettre mon poing au visage parce que tu penses qu'endormie et pas de capote ça rentre mieux. Jouis, mon grand. Jouis. Tu mentiras après... »

# MARIE-HÉLÈNE CABANA

## *De l'érotisme du trou dans le mur*

Monologue (avec insertions de voix et adresses inconnues)

lorsque je me touche, je n'ai pas le sentiment de ME  
toucher moi-même, mais de rencontrer un obstacle  
conscient

Antonin Artaud, *Lettres à Génica Athanasiou*

Si je devais raconter cet obstacle conscient, je dirais qu'il est surtout cette sensation d'être défoncée. D'avoir été saccagée, mise à l'envers, qu'on a retourné ma peau pour bien voir à l'intérieur ce qui s'y cachait, bien s'assurer qu'on ne me laisserait pas une parcelle de poussière d'or au fond du cul. C'est fait; il ne reste plus rien d'intact: pas d'énergie; pas de libido; pas de souffle de guerre pour vaincre l'*ennemi*; rien. Le saccage est accompli, la contamination complétée...

Je pourris.

Il ne reste plus rien, sauf le sentiment de destruction et celui destructeur qui en résulte parfois, mais qui tourne à vide parce qu'il y a trop de cibles. Parfois vous restez écroulés et parfois vous vivez, tout simplement, étourdis et effondrés, mais avec quelques spasmes qui deviendront peut-être du plaisir.

J'ai peur; je cours.

Je deviens une putain de petite créature parano de merde: je n'aime pas les hommes, je n'aime pas les femmes, je n'aime pas grand-chose. Mensonges, toujours des mensonges... J'aime, j'assume et je masturbe, je masturbe un corps qui ne veut pas se laisser faire; un corps qui a toujours la tête ailleurs. C'est mieux comme ça.

Quelqu'un a dit qu'il en connaissait une vicieuse... Je pense que j'en connais une aussi :

Qu'est-ce que tu m'as dit hier déjà ?

Oh! Oui... Qu'un clochard avait agressé une somnambule...

Ça ne me surprend pas vraiment; l'inconscience est à la mode. Il n'y a même plus de lutte, même plus d'interdits. Juste un enfoncement sans transgression dans ce qui est inanimé. Une indifférence face à ce que ça peut être. Des gens, hommes ou femmes, font n'importe quoi pour, juste un instant, s'enfoncer ou être emplis. Et surtout pour le faire sans lutte et sans effort... Certains disent que l'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort. J'en arrive à la conclusion qu'on désire maintenant posséder le corps; le corps mort de préférence. Mort, mais érotisé.

Non.

Ce n'est pas tout à fait ça...

C'est plutôt: «Allez, viens que je frotte quelque chose contre autre chose. "Quoi" est assez peu pertinent.»

Il y a de vieux messieurs qui font bouger leur chapeau posé sur leurs cuisses pendant le trajet d'autobus entre Québec et Montréal... J'étais mieux assise près de l'homme enrhumé qui s'excusait de morver partout. Mieux vaut recevoir quelque chose de gluant de la part de quelqu'un qui est certain que vous êtes consciente. Au moins il pense que vous compatissez ou allez le faire, ce qui, après tout, est la réaction d'une personne...

Il y en a qui se masturbent sur les entrailles d'enfants. C'était le mal ça... C'est ça: *Le mal*.

Il y a les jeunes qui vous attrapent un sein pendant que vous dormez empilés lors d'une fête et qui vous disent merci au moment où vous vous éveillez brusquement avec un sein étrangement plus chaud que l'autre et un genre de malaise glauque de quelqu'un qui s'est fait voler quelque chose de précieux. Qu'est-ce qui s'est passé?

Un insecte monte vers la lumière; un insecte monte vers moi. Je ne croyais pas avoir si peur... Et pourtant ils sont là, ils me couvrent le corps et risquent de s'infiltrer en moi d'une seconde à l'autre. Je me dis: «Quelque chose de pornographique... Il faut bien que j'aie quelque

chose de pornographique. Rentre-moi dedans. Zigne-moi dessus. Regarde ailleurs. Pense ailleurs. Il n'arrivera pas grand-chose de toute façon. Je vais voir ta face d'imbécile se crispier, oscillant entre une douleur et un plaisir qui ne me disent rien d'intéressant sur toi. J'ai du foutre plein les seins. Tu viens sur les filles parce que tu les respectes. Dans la face, c'est encore mieux : ça s'appelle la « reconnaissance de l'autre ».

Il y a les gens qui vous demandent de ne pas avoir d'émotion quand ils vous touchent et qui appellent ça « être clair », sans trop réfléchir...

Je me dis alors : « Quelque chose d'une morte.... Il faut bien que j'aie quelque chose d'une morte. Rentre-moi dedans. Zigne-moi dessus. Assure-toi que je dors. Assure-toi que je ne te regarderai pas avant que tu t'enfonces dans ce que tu as l'air de voir comme mon trou. Je vais me réveiller et jouir de surprise avant d'être en tabarnak et d'avoir envie de te mettre mon poing au visage parce que tu penses qu'endormie et pas de capote ça rentre mieux. Jouis, mon grand. Jouis. Tu mentiras après... »

Il y a les gens qui vous font vous sentir comme s'ils vous avaient vue violée sur le bord de la rue, le cul défoncé par un connard et qui ne font que se branler sur vous pour dire après : « Désolé, je t'aiderais bien, mais ma blonde m'attend. »

Il y a aussi tout le reste qu'on préfère ne pas mentionner...

Il y a enfin la « sexualité en état de sommeil » ou le « somnambulisme sexuel ». Cet état où, tout en dormant, vous pouvez « initier » des rapports sexuels avec quelqu'un qui est dans votre lit ou que vous trouvez par hasard sur le bord de la route...

Est-ce vrai ?

Je n'ai jamais mis de préservatif à un homme qui dormait. Peut-être que c'est plus facile parce qu'à ce moment-là on n'est pas trop gênée et que ça ne brise pas le rythme. Oh... le rythme et la précieuse spontanéité !

Ils sont disparus...

Je ne sais pas si c'est vraiment une maladie. Ils disent que oui. C'est une déresponsabilisation effrayante d'une façon ou d'une autre.

Je n'ai jamais ce genre d'interactions avec les femmes, même si j'imagine que c'est un peu la même chose ou du moins l'équivalent des *rappports* avec les hommes. Le même « frottement » pas nécessairement désiré ou assumé par les deux corps en présence. Il ne faut qu'un seul corps qui bouge dans le mouvement du frottement. L'autre peut être immobile... ou alors s'opposer au glissement...

Ce n'est pas bien beau de toute façon. Je laisse tomber.

Je dirai tout de même: *certain*s hommes veulent posséder le corps; le corps mort de préférence. Le corps vaincu. Le corps de conquête de l'Ouest. Le corps victime du misogynne qui s'ignore. Celui qui pense qu'on travaille les femmes, qu'on les convainc de s'approcher de soi, que l'on vainc leur résistance et qui réagissent en nommant *traînée* toute femme ayant l'amorce d'un désir sexuel qu'ils n'ont pas entièrement engendré.

Ils existent encore.

Oui, oui.

Prends-toi comme exemple entre autres... Tu dis en gestes: «Que rien n'obstrue l'accomplissement de mon désir. Surtout pas toi mon beau trou dans le mur. J'ai beau te couper la tête, te crever les yeux: ton corps m'excite encore... parce que toutes les femmes ont juste une chose de belle et que toi, c'est tes seins, ma grande. Je vais te convaincre de partir avec moi pour te bourrer dans un coin, ma grosse criss! Tu vas finir éventrée.»

C'est ça qu'ils disent, hein? Parce que toutes les femmes *le cherchent* de toute façon. Parce que toutes les femmes font juste semblant de ne pas être des criss de chiennes en déversement de cyprine bien chaude au fond de leur culotte faussement ornée de petites fleurs roses qui ne cachent en rien l'origine et l'existence du *mal* malgré l'apparente innocence...

Attends: je vais m'endormir et tu pourras besoin tranquillement. Ils nous éliront «sexnambules de l'année». Parce qu'avant j'étais aguicheuse et j'avais *couru après*. Maintenant, avec ma nouvelle maladie, je pourrai toujours dire que mon corps a peut-être fait quelque chose pour qu'on lui rentre dedans pendant qu'il dormait (un sourire

de rêve un peu trop pervers) et que personne n'aura plus le courage de dire que c'est simplement de la bestialité.

Tu t'opposes: «J'ai le droit de faire c'que j'veux, bon! M'as t'en passer une criss de vite! Tu me sentiras même pas!»

Je ne l'ai pas vraiment vu passer en effet: j'étais endormie...

Si je ne fais pas trop de bruit, ils pourront conclure tranquillement que je fais des choses pendant que je suis inconsciente. Et dire qu'il n'y a rien là et demander si on est vraiment *fâchée* ne s'appellera plus de la condescendance et du mépris de l'autre, mais de la normalité, tout simplement.

Je divague.

Mais pas autant que toi: «C'est pas ma faute, j'étais saoul! C'est pas ma faute, j'étais sexnambule et je ne le savais pas! C'est pas ma faute! Je ne suis qu'un homme, après tout... et les hommes sont des animaux.»

Bla bla bla.

Tu as oublié tes limites? Non: tu ne sais pas ces choses... Oh... j'oublie sans doute que toutes ces notions sont beaucoup trop compliquées pour toi... Un peu d'honnêteté et de couilles, ça ne te dit rien? Tu ne sais même pas que ton érotisme de merde est déjà théorisé d'un bout à l'autre depuis des siècles et qu'il est même condamné. Faut pas trop t'en demander. Tu penses que tu respectes les femmes parce que tu rêves d'une princesse pâle et pure qui aura gardé sa forteresse en attendant que tu viennes la défoncer...

Peut-être que si je te fourrais un livre dans le cul, t'aurais plus de contenu! Peut-être que tu sentirais finalement ce que ça fait d'être envahi ou soumis. De se faire défoncer son beau château par un imbécile qui te tire les cheveux pour se rendre jusqu'à toi en te disant inutilement toutes les merveilles du monde. Ça suppose une force dont on ne veut pas et qui vainc notre résistance... mais la violence n'a pas souvent d'effet bénéfique sur l'esprit de l'autre, et ce, même s'il est inconscient:

Ça fait mal.

Ça ne fait pas grand-chose d'autre.

Et ça laisse apeurée.

Et ça sonne creux.

C'est vide.

C'est clair?

Je ne sais jamais si je peux appeler ça une violence. Je ne sais plus en fait.

Georges Bataille disait plus ou moins, dans son *Érotisme*, que la violence sexuelle ouvre une plaie dans la vie humaine. Il souligne aussi que rarement cette plaie se referme d'elle-même et qu'il faut la fermer.

Mais comment?

Comment boucher cette béance autrement qu'avec l'autre?

Faut-il le faire?

Comment panse-t-on les plaies qu'on s'acharne à défoncer?

Je vais rester toute seule, je pense.

Et sourire un peu quand même...

Après tout, je ne parle jamais de haine des hommes; je parle uniquement de réduire l'autre: « Toé, j'te baiserais avec un sac sur la tête... »

Une insupportable haine du trou à combler; voilà ce que j'ai! ... ainsi que du vide apparemment insupportable qui semble entourer l'organe comblant.

Je parle aussi parce que je hais l'idéologie de conquête. Comme si les conquies avaient fait autre chose que de souffrir depuis des siècles...

Je parle parce que je crois que ce n'est pas parce qu'on transforme quelqu'un en objet qu'il s'arrêtera de parler, heureusement.

Je parle surtout parce que je suis belle et qu'il va falloir que vous viviez avec, et ce, que vous entriez en moi ou non.

On pourrait appeler cette sexualité particulière « se masturber dans l'autre » parce que, dans ce contexte, malgré ce qu'on dit, ce qu'on stimule, c'est soi dans l'autre. Et si l'autre est endormi ou mort ou complètement saoul, ça n'a pas vraiment d'importance parce que ma masturbation ne concerne que moi. Je me stimule à travers toi. Je fais semblant de te stimuler à travers moi. Tu ne le sais pas. Tu l'apprends par après, une fois statique et fixe, fixée: « T'auras rien à dire, ma belle! J'vas te mettre dans un coin,



juste comme ça, là, pour te regarder et pouvoir te prendre si l'envie passait, par hasard, tout à l'heure, quand je serai saoul et seul et incapable de te regarder autrement qu'avec tes cheveux qui pendent dans le vide, ma queue dans ton cul pendant que tu vomis ou tes yeux qui ne regardent rien parce que t'es morte de t'être fait passer dessus.»

Comme Fatboy Slim disait: *If you don't make your booty move your booty must be dead.* Je dirais simplement: *If you don't think her body moves her body must be dead...* Ce n'est pas trop compliqué à comprendre...

Si on garde l'ancienne dimension de souillure liée à l'acte masturbatoire, comme «action de souiller», alors on y va comme on peut! Je te souille avec ma main. Je te souille avec mon pied. Avec tout ce qui traîne. Avec mon pénis, bien sûr, et surtout: «Viens, que j'me vide un peu. J'ai un trop-plein de je-ne-sais-quoi qui serait mieux dans ta bouche. Après m'as t'la claquer cé dents, ma câlce!»

Je te répondrai, indignée, que tu altères mon état d'asepsie, microbe! Sors de moi!

Si la masturbation me souille, peut-on souiller quelque chose qu'on ne considère pas comme humain? Mais bien sûr! On ne fait que ça par la réduction aux clichés: «Une fois que je t'aurai mis ton étiquette de petite gothique vicieuse qui aime ça *rough*, je pourrai peut-être avoir une érection. Parce qu'en attendant, t'es une personne beaucoup trop complexe pour moi et je ne comprends pas pourquoi tu vis, alors il faut que je t'enfonce bien profond, que je joue, que je te tape sur la tête, que je t'étampe dans le mur pour finir par m'évacuer un peu.»

Et puis «souiller» a différents sens... S'il s'agit de «Salir par le contact d'une chose impure» [Robert 1998], la personne qui souille dans les cas mentionnés devient donc une chose elle aussi, mais les sexes dressés et pressés ne le voient pas... Et alors survient la décomposition, l'altération, la tache qui ne partira pas.

Je suis entachée. Peut-être frustrée, je ne sais pas. Je sais par contre que je suis heureuse qu'il y ait encore des gens qui se masturbent avec vous et non pas en vous... Je sais aussi que je ne suis pas la seule.



Sylvie Bérard

« En fait, il n'y a plus d'être, plus de chair, plus de sang, tout n'est plus que sensations. Je ne perçois qu'elles qui se bousculent, que la puissance de l'instance qui a fait de moi son jouet. »